

QUATRIÈME CHAPITRE

Nuit d'horreur à l'hôpital

19

Suzie dut interrompre son travail : quelqu'un avait enfoncé la sonnette de la porte d'entrée et ne semblait pas décidé à relâcher le bouton. Elle alla ouvrir en traînant les pieds.

Sûrement ces fichus voisins. Ils ne peuvent pas rester tranquilles devant leur télé au lieu d'embêter les gens qui travaillent.

Elle ouvrit la porte et se trouva face à sa meilleure amie, un cabas à la main et toujours aussi élégante dans son trench-coat Burberry.

– Carine ? Qu'est-ce que tu viens faire chez moi à une heure pareille ? Il y a un problème ?

Carine n'attendit pas l'invitation de Suzie et la poussa pour entrer dans le vestibule.

– A la question 1, je confirme ta première impression : Oui, je suis bien Carine en chair et en os. A la question 2 : Je viens vérifier que tu n'as pas déménagé sans m'en avoir avertie, on ne sait jamais ce qui pourrait te passer par la tête ; les idées bizarres ce n'est pas ce qui te manquent. A la question 3 je développe car je crois que c'est nécessaire : Je tombe sans arrêt sur tes répondeurs, celui du téléphone fixe et celui du mobile. J'ai laissé message sur message... (Carine posa son cabas et croisa les bras) Je n'ai JAMAIS obtenu la moindre réponse de ta part.

– Euh... commença Suzie.

Carine ouvrit grands les bras.

– Oui, mais encore ?

Mais déjà Suzie lui tournait le dos et regagnait son bureau pour se diriger vers la commode. Son téléphone fixe n'y était pas ; par contre, en suivant le câble elle le retrouva, enfoui sous un coussin dans le divan. *Pourquoi je l'ai mis là ?*

– Je suis désolée, Carine, j'étais plongée dans l'écriture et, avec un coussin sur le téléphone, j'étais certaine de ne pas être dérangée par la sonnerie.

Sa meilleure amie acquiesça en faisant la moue. Avoir une amie écrivain n'était décidément pas de tout repos.

78

– Et le mobile ? demanda-t-elle en soulevant un autre coussin de satin, un autre encore et puis le dernier. Il n'est pas rangé là. Bon, je vais te laisser mener seule cette difficile enquête (Carine mit la main devant sa bouche et pouffa.) Je suis drôle, tu ne trouves pas ? (Elle redevint sérieuse.) Si tu me cherches, je serai dans la cuisine !

Restée seule, Suzie s'accroupit et regarda sous le divan. *Il n'est pas là. Où est-ce que j'ai bien pu le mettre ? Peut-être sous la commode ?... Non plus.*

Subitement le face à face avec son « tueur » lui revint en mémoire. Elle s'était levée d'un bond, avait empoigné le cordon électrique en s'appuyant de la main gauche sur le bureau. Elle refit les mêmes gestes et, baissant les yeux, elle poussa un petit cri d'horreur. *Oh, non, j'ai pas fait un truc aussi débile ?* Elle fouilla dans la poubelle remplie à ras-bord de morceaux de papier déchirés et sentit le mobile sous sa main. *Mais si, je l'ai fait. Quand je vais dire ça à Carine !*

Après avoir posé le cabas sur la table en chêne, puis déballé les provisions qu'elle avait apportées : viande, tomates, poivron, oignons, ail, la meilleure amie avait essuyé les tomates après les avoir passées sous l'eau courante.

– Tu n'as pas « localisé » ton mobile ? ironisa-t-elle en voyant Suzie la rejoindre.

– Si-si, il était sous... sous le divan.

Carine leva les yeux au ciel puis, sans dire un mot, elle sortit une marmite d'un placard et une casserole d'un large tiroir.

– J'ai besoin le sel, le poivre, et l'huile, j'ai ramené tout ce qu'il fallait pour faire un poulet basquaise. Où ranges-tu le riz ? Vu les endroits où tu caches tes téléphones je préfère me renseigner au lieu de perdre une heure à chercher.

Bientôt une agréable odeur embauma l'air de la cuisine et tandis que Carine faisait mijoter le poulet, Suzie mit le riz à cuire et dressa la table. Enfin, les deux amies prirent place côte à côte sur le banc et passèrent le début de leur soirée à savourer leur plat préféré.

Elles se régalaient avec le dessert – une charlotte aux fraises – lorsque, après une hésitation, Carine se lança :

– Je t'invite à venir découvrir ma nouvelle boutique. Puisque tu m'as dit qu'il devenait urgent de refaire ta garde-robe, ce sera pour toi l'occasion de le faire. Et je promets de t'aider à choisir tes nouveaux vêtements.

Suzie en resta ébahie.

– Tu te souviens que la dernière fois qu'on s'est vues tu m'avais interdit d'y mettre un pied ? Et voilà qu'aujourd'hui tu m'invites à fouler le sol de la huitième merveille du monde ? Je suis comblée.

Carine se sentit prise en défaut.

– Disons que ça te permettra de remplir tes poumons d'air pur au lieu de demeurer confinée entre tes quatre murs. Et, par la même occasion, ça te changera de la conversation d'un chien. Ou d'un psy ? Avec toi, je ne sais plus où j'en suis.

La nuit était bien avancée quand Carine reprit sa voiture pour rentrer chez elle.

– Bon, on se revoit bientôt, Suzie. Si c'est possible de te téléphoner, bien entendu ?

L'auteur sortit son mobile de sa poche et l'agita.

– Tu pourras m'appeler quand tu voudras et autant que tu voudras. La main sur le cœur, je t'en fais la promesse solennelle. Bonne nuit, Carine !

Ce soir-là, après s'être glissée dans son lit, Carine songea que le pire des cauchemars qui pourrait perturber sa nuit serait d'écrire une lettre sans jamais pouvoir s'arrêter.

Suzie écrit deux cent cinquante, voire trois cents pages avant de mettre le mot « Fin ». Je ne sais pas comment elle peut supporter ça ? Moi, le plus beau de mes rêves serait d'imaginer que Twitter a été inventé rien que pour moi, murmura-t-elle. 280 caractères, c'est tout petit.

Carine ferma les yeux et s'endormit paisiblement.

Le lendemain matin, après avoir longuement chanté sous la douche et s'être calée l'estomac avec un bon petit-déjeuner, Suzie se sentit d'excellente humeur. Sa soirée en compagnie de Carine – quel délicieux poulet basquaise préparé par une cuisinière exceptionnelle ! – y était pour beaucoup, sans oublier une nuit de repos sans mauvaise visite. Toutes les conditions idéales se trouvaient réunies pour reprendre l'écriture de son roman.

Elle s'encouragea : Allons-y, Suzie ! Tu n'es pas encore parvenue au mot F I N de ton livre mais Landy et Jack vont t'y aider. Au travail.

* * *

Jack avait passé une soirée mortelle entre un rôti à moitié carbonisé (Oui, je me régale ma chérie !) et un beau-frère dépourvu de toute conversation et qui s'efforçait constamment de le lui prouver. (Les chiens sont plus fidèles que les chats et personne ne me fera changer d'avis !)

– Les amis on les choisit et la famille on la subit, soliloquait Jack. Et les beaux-frères on devrait pouvoir les massacrer !

Quand il entra dans la salle de réunion du commissariat, au parquet encombré de sachets et paquets divers, il réalisa que la nouvelle journée qui s'annonçait ne serait pas plus passionnante que la précédente.

– Regardez-moi ce fatras ! gronda-t-il. Tous ces objets proviennent des cambriolages de Garini ? (Il écarta les bras, écoeuré.) Il va falloir des heures pour les répertorier ! (Il regarda son chef qui acquiesça.) Je rameute les gars du premier, chef ? Ils pourront nous donner un coup de main et ça les changera des contrôles d'alcooliques sur la route.

– D'alcoolémie, Jack. Elsa et Kamel vont descendre nous aider, je m'en occupe. Et vous, allez chercher l'Aide-Mémoire, on aura besoin de lui.

Ah non, Jack n'en voyait pas l'utilité.

– Vous tenez vraiment à ce que je ramène Grincheux ? Pour quoi faire ? De toute façon il va encore s'indigner en affirmant qu'on l'arrache à son travail. Il est même capable de refuser de se déplacer.

Landy ne parut pas étonné ; il avait vite compris qu'entre son adjoint et Ben le courant ne passait pas.

– Faites preuve d'autorité, je vous fais confiance. Et ne perdez pas de temps.

C'est ainsi que Jack se retrouva dans le couloir, maugréant à voix basse :

– J'y peux rien si je ne supporte pas ce type, c'est viscéral. Monsieur se vante d'avoir une mémoire d'éléphant, mais pour qui il se prend le pachyderme ? Je sens que je vais encore passer un mauvais moment.

A cet instant, Jack était loin d'imaginer l'accueil que l'Aide-Mémoire allait lui réserver. Pourtant, dès qu'il eut franchi la porte des archives, à sa grande surprise, Ben se montra ravi de le voir. Il s'empara d'une grosse enveloppe posée au bout de sa large table et la brandit.

– Voici toutes les pièces se rapportant au cambriolage chez Deray, avec les photos de la scientifique et la liste complète des objets volés. Je me souvenais les avoir rangés sur l'étagère 42B, sauf qu'une de mes assistantes avait cru bon de les déplacer entretemps. (Jack préféra ne pas songer à ce que la malheureuse avait dû subir après une telle maladresse.) J'espère que cela conviendra au lieutenant Landy, il semblait s'y intéresser ?

« *Faites preuve d'autorité* » avait dit Landy ; Jack n'en vit pas l'utilité. Il préféra user de sa légendaire diplomatie.

– C'est parfait, Ben. Puis refusant l'enveloppe que lui tendait l'archiviste : Landy appréciera que ce soit vous qui la lui remettiez. Après vous !

Si Landy fut surpris de voir arriver Ben de si bonne humeur, il ne le montra pas. Elsa et Kamel étaient venus les rejoindre dans la salle de réunion, Landy leur expliqua ce qu'il attendait d'eux.

– Ces paquets proviennent des différents cambriolages commis par Garini mais seul le vol effectué chez Antoine Deray nous intéresse. Ben nous a apporté la liste et les photos des objets volés et ce sont ceux-là que nous cherchons. On jette un coup d'oeil sur les photos et on tente de retrouver les objets dans ce désordre. Bon courage à tous !

Personne n'échangea la moindre phrase durant de longues minutes et chacun s'activa sans relâche, s'occupant d'un paquet, le vidant, identifiant son contenu, avant de renouveler l'opération avec un autre paquet. Dans la pièce, seuls retentissaient les bruits d'adhésif que l'on arrache, de papiers d'emballage que l'on déchire, de plastique que l'on chiffonne ; il y eut aussi des tintements

de pièces de monnaie et des cliquetis indéfinissables. Enfin, Elsa décrocha le gros lot en reconnaissant un lourd bracelet en or composé de pièces gravées de têtes de chat qu'elle déposa sur une petite table avant de vider le reste de la boîte : cent quarante euros en billets de dix, une bague surmontée d'un gros diamant, deux louis d'or.

Landy interrompit l'inventaire et Ben chercha, parmi les photos, celles se rapportant à la bague et au bracelet. Ils les accola aux bijoux et déclara :

– Voici la preuve irréfutable que Garini est bien le voleur de chez Deray. Je me souviens m'être fait la réflexion que cette bague devait avoir beaucoup de valeur étant donné la grosseur du diamant. Elle est vraiment très belle.

Landy prit une loupe et s'en servit pour examiner la pierre, puis le poinçon. Enfin il annonça que ce bijou n'était qu'une contrefaçon et qu'il n'y avait aucun doute à avoir à ce sujet.

– Le poinçon, de forme carrée, signifie qu'il s'agit de plaqué or et non pas d'or, on peut en déduire que le diamant est une fausse pierre. De plus regardez, Jack, si cette bague était une authentique création, elle porterait un losange, c'est-à-dire le « poinçon du maître » que laisse un orfèvre quand il a créé un bijou. Ce doit être pareil pour le bracelet à têtes de chat et les deux louis d'Or.

Jack utilisa la loupe et effectua les vérifications.

– Franchement c'est bien imité pour du toc, lâcha -t-il avant de s'adresser à Ben : Je croyais que le voleur était bien renseigné, qu'il n'avait pas volé n'importe quoi ? Parce que dans le genre « expert » Garini me fait l'effet d'être un gros nul.

Stupéfait, Ben expliqua qu'il avait côtoyé Antoine Deray durant l'enquête et avait eu l'occasion de bavarder avec lui.

– Je lui ai fourni des papiers pour l'assurance attestant qu'il y avait bien eu un cambriolage durant son absence. Il venait d'être hospitalisé quarante-huit heures pour subir des examens et cette effraction a détérioré davantage sa santé. Il était déjà veuf depuis peu, il a très mal supporté cette intrusion dans sa maison et l'incapacité de la police à arrêter le voleur. Son cœur n'a pas résisté.

Jack s'amusa de voir l'Aide-Mémoire aussi décontenancé.

– Vous croyez qu'il a été intégralement remboursé ?

– J'ai croisé le fils, un certain Sylvain, après l'enterrement de son père et j'en ai profité pour lui poser la question concernant leur assurance, il m'a répondu qu'il n'y avait eu aucun problème.

– Il a quand même réussi à escroquer une jolie somme à son assureur, le père Deray, surtout pour des faux bijoux. Il était plutôt doué.

– Oui, c'est certain, intervint Landy. Et pour ce livre qui nous intéresse, Ben, il est répertorié quelque part ?

– Oui, il y a une note à ce sujet, confirma l'Aide-Mémoire qui reprit l'enveloppe et en sortit un feuillet. Quand j'ai su que le voleur n'en avait pris qu'un seul je me suis dit qu'il devait valoir un certain prix. (Ben secoua la tête.) Mais maintenant j'en doute.

Ben chassa ses lunettes qui pendaient sur son pull vert au bout de leur cordon :

– Voyons, le titre c'est « L'absolu et l'éternité » et l'auteur est un certain...

– John Lenny Grifall ! terminèrent en chœur Landy et son adjoint.

* * *

Suzie perçut un craquement et son rythme cardiaque s'accéléra. Elle lâcha son clavier, se leva au ralenti, fit le tour du divan afin de vérifier que personne ne s'y cachait... Ouf ! Aucun tueur.

Comprenant qu'un moment de détente lui ferait le plus grand bien, elle se rendit à la cuisine et revint avec une tisane à la camomille accompagnée d'une grosse poignée de biscuits chocolatés. Elle prit le temps d'avaler sa tisane et de croquer les biscuits. Mmm, quel régal !

Puis elle reprit sa place devant l'ordinateur, relut la dernière page qu'elle avait tapée et posa ses doigts sur le clavier.

– Et c'est reparti ! Je finirai bien par le coincer.

Sylvain Deray grimpa deux par deux les marches du commissariat et, s'adressant à l'accueil, demanda le lieutenant Landy.

– J'ai reçu une convocation pour le rencontrer en début d'après-midi. Le troisième bureau sur la droite ? Merci.

Deray n'eut pas besoin de parcourir les couloirs du vieux bâtiment à la recherche du policier. Le hasard voulut que Landy le croise en sortant de chez un collègue.

– Je peux vous renseigner ?

– Je cherche le lieutenant Landy. Je suis Sylvain Deray.

Landy l'amena jusqu'à son bureau où il le fit s'asseoir. Il en profita pour le dévisager à la dérobée.

Un type quelconque, sans la moindre envergure. Si on établissait un portrait-robot, il correspondrait à des centaines de personnes : de taille moyenne, cheveux bruns coupés courts, yeux marrons, corpulence... moyenne aussi. Si Jack était présent il dirait que, même en plein désert, ce type passerait inaperçu.

Landy prit une enveloppe dans son armoire et en sortit des photos. Il déposa la bague et le bracelet devant Sylvain Deray.

– Est-ce que vous reconnaissez ces bijoux ?

Deray se pencha et examina les objets posés devant lui.

– Peut-être le bracelet. Il me semble me souvenir que ma mère en possédait un assez semblable.

– La bague ne vous rappelle rien ? s'étonna Landy. Elle devait pourtant avoir beaucoup d'effet au doigt de madame Deray. Je parle de votre mère, bien sûr, vous n'êtes pas marié, je crois.

Sylvain Deray fit « non » de la tête.

– Ma mère préférait que ses bijoux restent à l'abri dans un coffre à la banque par crainte des

voleurs ; c'était des bijoux qui avaient beaucoup de valeur. (Il marqua une hésitation.) Vous m'avez demandé de venir à cause du cambriolage qui a eu lieu chez mon père en février dernier, c'est cela ? Dans ce cas je ne peux pas vous être utile, j'étais absent quand cela s'est produit.

– Oui, je suis au courant, répondit Landy qui avait lu le dossier dans son intégralité et en avait annoté certains détails sur une fiche pour les garder présents à son esprit. Vous n'étiez pas à Saint-Villars mais à Lyon pour suivre une formation professionnelle.

– Exactement. Je pratique le dépannage informatique ce qui m'oblige à prendre connaissance des derniers logiciels qui sortent sur le marché.

– Mais votre père vous avait sans doute parlé des différents objets qui avaient été volés. Par exemple le tableau ou encore le livre de Grifall, « l'Absolu et l'éternité ». Vous l'aviez sans doute déjà eu entre les mains ?

A cette question Deray répondit de façon catégorique.

– Non, jamais. Vous savez, mon père avait ses propres livres et il n'appréciait pas que j'emprunte ceux qui lui appartenaient. En vieillissant il avait pris des petites manies. Et puis moi j'ai mes propres lectures qui se rapportent à mon travail.

Landy acquiesça en silence, et réalisa que cet entretien allait se terminer dans les trente secondes s'il n'y prenait pas garde.

Il sortit d'un tiroir quelques pages agrafées entre elles, fit semblant d'en chercher une plus précisément.

– Si je vous cite le nom de Mathieu Garini. Il possédait une petite entreprise de maçonnerie et il avait proposé ses services à votre père pour des travaux dans votre maison. Ça vous parle ?

– Garini ? Non, ça ne me dit rien.

– Pas de problème, dit Landy qui replaça les pages dans le tiroir. Donc trois semaines après la mort de votre mère un voleur s'introduit à votre domicile pendant que vous-même et votre père étiez tous deux absents. Votre père subissait une série d'exams à l'hôpital, c'est bien cela ?

Le visage de Sylvain Deray se ferma.

– Mon père avait déjà eu des problèmes cardiaques et les médecins envisageaient une opération, mais ils n'en ont pas eu le temps. Il n'a pas supporté le cambriolage, si proche du décès de ma mère. Cela reste un très mauvais souvenir pour moi.

– Croyez-bien que je compatis, monsieur Deray (Landy remarqua le regard furtif que Deray venait de jeter à sa montre.) aussi je suis désolé de réveiller ces mauvais souvenirs. Et d'en rajouter bien malgré moi.

Sylvain Deray sembla perplexe ; le propos que venait de tenir Landy paraissait si inattendu.

– C'est-à-dire ?

– Il semblerait que votre père ait obtenu de son assurance le remboursement de bijoux qui n'étaient que des contrefaçons. Pour être plus précis : votre père a reçu un gros chèque pour des bijoux en toc.

Deray parut touché en plein cœur. (*Tiens ! Il n'était pas au courant des magouilles de son paternel, nota Landy.*)

– Mon père, un escroc ? Mais c'est ridicule. Non, il y a sûrement une erreur. Lorsque j'ai clos son compte en banque après son décès, le solde était dérisoire. Si les relevés bancaires vous intéressent je peux aller les chercher à mon domicile et vous les rapporter ? Vous pourrez vous en rendre compte par vous-même.

Landy refusa et décida d'en rester là. Il raccompagna Sylvain Deray jusqu'à la sortie du commissariat et le suivit des yeux tandis qu'il regagnait sa voiture.

J'ai l'impression d'avoir fait un bide complet ! songea Landy. Espérons que Jack et Ben auront eu plus de succès.

Lorsque Landy entra dans la salle de réunion, un étrange spectacle s'offrit à lui. Il hésita entre la réserve d'un musée où l'on conservait les collections et une vente aux enchères proposant des articles hétéroclites à ses futurs acheteurs. Il ne put s'empêcher de penser que, dans son genre, Garini était plutôt doué.

Jack vint aussitôt aux nouvelles :

– Alors, chef ? C'était comment l'audition du fils Deray ?

– Rien d'intéressant, et vous ? Où en êtes-vous ?

C'est Ben qui répondit. Il montra un crucifix en or ainsi qu'un ciboire et un calice du même métal précieux posés sur un bureau.

– Ces pièces proviennent de la chapelle des Pénitents, elle est située au nord de la ville de Lessanges, expliqua-t-il. Au printemps dernier, les informations régionales avaient diffusé un reportage montrant des travaux de rénovation en cours dans cette chapelle datant du XVIIIème siècle, le vol ne s'est déroulé que beaucoup plus tard. Jack a contacté les moines qui ont été soulagés d'apprendre que nous avons récupéré leurs objets de culte.

– J'en ai profité pour leur demander le nom des entrepreneurs qui étaient intervenus, ajouta Jack. Mathieu Garini en faisait partie.

Landy remarqua que Ben affichait une modestie exemplaire. Il valait mieux en profiter car cela n'allait pas continuer.

– Je vous félicite, Ben ! Vous nous aviez avertis que Garini n'avait pas pu décrocher et qu'on ne tarderait pas à en avoir la preuve. C'est fait.

– Quand vous aurez mon expérience vous ne ferez plus d'erreur aussi grossière, rétorqua

l'Aide-Mémoire. Ce genre de malfrat devient accroc à l'argent facile, exactement comme s'il s'agissait d'alcool. Boire ou se remplir les poches, pour ces gens-là cela ne fait aucune différence.

Jack trouva la comparaison audacieuse ; il ne voyait pas du tout le rapport entre boire un verre et voler un crucifix. Il préféra changer de sujet.

– Kamel et Elsa ont identifié un couple de danseurs en porcelaine. Sans le vouloir Garini les a aidés grâce à l'emballage.

Elsa expliqua que le maçon avait commis l'erreur de les placer dans un coffret portant la marque du musée régional de Breuil.

– Il voulait sans doute éviter de les abîmer au cours du transport, expliqua Kamel. Pour se renseigner, Elsa a téléphoné au musée ; il n'est situé qu'à une centaine de kilomètres d'ici. Il y a trois mois de cela une pièce supplémentaire avait été construite pour agrandir la superficie et ce n'est que plus tard qu'ils ont constaté le vol.

– Sacré Garini, il était encore passé par là, dit Jack.

– Je suis quand même d'accord avec Ben quand il dit que certains voleurs se comportent comme des personnes dépendantes, déclara Elsa. Vous en croisez un dans la rue et vous vous retrouvez délesté de votre montre et de votre portefeuille sans même vous en rendre compte.

Tout les cinq acquiescèrent d'un signe de tête tout en contemplant cet étalage d'objets volés.

– D'ici demain midi on aura terminé, et je serai soulagé de retrouver mes archives, intervint Ben. En attendant, je propose qu'on fasse une pause, on l'a méritée.

Jack s'appêtait à suivre Kamel et Elsa qui partaient avec Ben quand il remarqua l'air soucieux de son supérieur.

Il a la tête de quelqu'un qui va encore sauter un repas. Si ça continue à ce rythme-là, bientôt c'est trente kilos qu'il aura à rendre au petit frère d'Hélios.

– Le fils Deray n'a pas pu vous apporter les renseignements utiles que vous espériez, chef ?

– Non, pas un seul. Parce qu'il ne sait rien, qu'il n'est au courant de rien, qu'il n'était pas là le jour du cambriolage, répondit Landy qui s'emporta : on n'avance pas davantage avec ça ! Que Garini soit un voleur ne nous mène nulle part. Allez les rejoindre, Jack, mes neurones ont besoin de prendre l'air, je vais aller marcher un peu. Je repasserai plus tard.

Landy tournait déjà les talons quand Jack l'interpella :

– Si j'ai besoin de vous joindre, chef ?

Sans se retourner, Landy sortit son mobile de sa poche et le leva à bout de bras. Jack vit la porte se refermer et grommela :

– Elle est pourrie cette enquête.

Suzie ferma sa porte et rangea les clés dans son sac qu'elle plaça en bandoulière sur son épaule. Elle avait choisi de se rendre à pied au centre-ville où Carine tenait son magasin ; puisque sa meilleure amie se décidait enfin à « la convier », il n'était pas question de refuser cette invitation si inattendue. Cette sortie, décidée presque à la dernière minute, ne pourrait que lui être profitable et lui changerait les idées. De plus, une trentaine de minutes de marche lui permettrait de se détendre, ce qui lui ferait le plus grand bien. La fatigue s'était accumulée au fil des journées passées devant l'ordinateur.

Je finirai par avoir des doigts difformes et des cuisses maigrelettes, avait-elle songé en enfilant ses chaussures. A force de pianoter sur un clavier les fesses collées sur une chaise, c'est ce qui arrive, en plus de l'arthrose et des rhumatismes. J'ai besoin d'air pur, je vais laisser mon cerveau se vider, ne plus penser à rien. En tout cas, je vais m'y efforcer.

L'air était doux, le ciel dépourvu de nuages, la température agréable, Suzie entama sa promenade en contournant le parc des Séquoias où un groupe d'enfants profitaient de leurs vacances scolaires pour s'adonner à un tour de France miniature dans les allées. Casqués, les mains gantées, cramponnés sur leurs vélos, garçons et filles se livraient une course effrénée avant de franchir une ligne d'arrivée imaginaire, entre les deux séquoias, sous les hourras d'un public jeune et enthousiaste.

Le calme revint avec la rue Saint-Martin où des couples, frisant la cinquantaine, avaient pris plaisir à se choisir un logement loin de toute école. Suzie adorait leurs petits pavillons et leurs minuscules jardins délimités par des murets en brique rouge qui occupaient souvent davantage de place que les fleurs elles-mêmes. Parfois un nain en terre émaillé montait la garde au pied d'une boîte à lettres dans l'attente du facteur. Ou, un peu plus loin, trois papillons Led éclairaient un coin de pelouse de leur faible lumière dès la tombée de la nuit.

Après avoir remonté la rue de la Contrescarpe, puis celle du Pont-Blanc, Suzie déboucha sur

le boulevard Joubert. Elle fut surprise par l'agitation qui y régnait en ce milieu d'après-midi ; voitures, fourgons de livraison et motos se livraient à une course effrénée pour parcourir l'artère principale de Saint-Villars.

Elle ralentit le pas sans trop s'attarder sur les vitrines joliment décorées qui s'offraient à son regard. Enfin, une nouvelle enseigne de prêt-à-porter, située à l'entrée d'une rue piétonne agrémentée d'imposants pots de fleurs, attira son attention. Carine se tenait sur le seuil de sa boutique et guettait l'arrivée de sa meilleure amie.

Après lui avoir plaqué trois bisex sonores sur les joues, elle l'entraîna à la découverte de sa nouvelle merveille.

– Une femme doit pouvoir s'habiller selon ses goûts et trouver dans mon magasin les dernières tendances à la mode. Je vais te montrer un assortiment de vêtements hyper féminins, tu vas adorer.

Carine débarrassa Suzie de son manteau et le déposa sur une chaise dans une cabine d'essayage.

– Tu m'as bien dit que tu étais invitée à un salon du livre le mois prochain et le week-end suivant ce sera une interview avec une journaliste ? Alors je m'occupe de tes tenues. Suis-moi !

Carine entraîna son amie entre les rayons en la questionnant sur ses préférences : pull ou robe, ou peut-être tailleur ? Uni ou à rayures ? Jupe droite ou plissée de préférence ? De la pure soie ou plutôt en dentelle, à moins que tu ne préfères de la mousseline ?

Elle décrocha un pull cardigan gris bordé de dentelle noir.

– Celui-ci est très raffiné, avec des manches longues. (Elle en sortit un autre du rayon en cachemire abricot.) A moins que tu ne préfères des manches courtes pour éviter le coup de chaleur ? C'est un modèle élégant un peu plus décontracté que le précédent.

Suzie s'amusa d'un tel choix.

– Tu oublies que ce ne sera pas la première interview que je donnerai. Un jean noir et un pull en coton suffiront amplement. (Elle se retourna et désigna un pull à motif graphique bleu et orange.) Celui-ci est moderne, il ira à merveille avec le jean. Ou alors le tropical à petites fleurs vertes et mauve qui est juste derrière, il est très joli aussi.

Carine perdit son air enjoué et fronça les sourcils.

– Et comme chaussures, tu as prévu des tongs, je suppose ? Suzie, je croyais que tu voulais te rajeunir un peu, rafraîchir ta garde-robe qui en a sûrement besoin d'après ce que j'entends ?

– Oh, mais ça ne fait pas vieillot, regarde ! (Suzie plaqua le pull contre elle et prit un air ravi.) Au contraire, je trouve que ça me va bien. Qu'en dis-tu ?

Effarée par ce choix inapproprié Carine faillit baisser les bras avant de se raviser :

– Non, les fleurs vertes et mauve, c'est absolument non. Tu parais dix ans de plus.

– Bon, d'accord, admit Suzie qui s'empressa d'échanger avec le pull à motif graphique. Et celui-là, c'est mieux ? Ou vas-tu encore me dire que j'ai dix ans de plus ?

Carine retroussa son nez :

– Rajoute un pantalon vert fluo et tu frôleras la soixantaine !

Les deux amies éclatèrent de rire. Quand Carine eut retrouvé son sérieux elle décida de prendre l'initiative.

– Je t'en supplie, laisse-moi faire et tout ira bien.

Après de multiples essais, quelques fous rires et des protestations de Suzie : « C'est trop sexy, je ne peux pas m'habiller comme ça ! » dont Carine ne tint absolument pas compte, toutes deux s'accordèrent sur un tailleur fuchsia pour le salon du livre et une tunique en jersey imprimé portée sur un legging marine pour l'interview. Concernant les chaussures, Carine proposa des ballerines pour accompagner le legging de manière décontractée et des derbys pour assortir au tailleur mais dans une teinte plus soutenue.

– Il me semble qu'il n'y a aucune paire de chaussures dans ton magasin, fit remarquer Suzie en jetant un rapide coup d'oeil autour d'elle. Je ne sais pas pourquoi mais quelque chose me dit que tu as déjà la solution ?

– Bien vu, ma grande ! Prends ton manteau et ton sac, je vais prévenir ma vendeuse que nous allons rendre une petite visite à Hugues. (Elle prononça : HUUUGHES.) Son magasin se trouve à l'autre bout de la rue et il a un choix exceptionnel. Tu verras, tu auras envie de tout acheter.

– Je vais essayer de me retenir, soupira Suzie. Ensuite il faudra que je rentre chez moi, j'ai toujours un livre à terminer.

– Certainement pas. On va se faire une super soirée entre filles chez Dany, un petit bistrot sympa où les jeunes de notre âge aiment à se retrouver. Julie, sa sœur Maud et deux autres amies qui bossent dans le quartier seront de la partie. Ne t'inquiète pas pour ce soir, je te ramènerai en voiture.

Suzie ouvrit la bouche pour donner une réponse négative et vit les sourcils de Carine se soulever.

– Euh, si je fais mine de refuser ?

Carine eut un sourire narquois.

– Essaie !

Suzie leva les bras :

– Okay, shérif, je me rends.

La nuit était avancée lorsque la voiture chocolat-crème s'arrêta devant la maison de Suzie.

– Ça t'a plu cette soirée entre « nanas » ? questionna Carine. Non, ne réponds pas, je sais déjà ce que tu vas me dire. Il me suffit de voir la couleur de tes joues, tu es cramoisie de bonheur.

Suzie plaqua ses mains sur ses joues brûlantes.

– Quelle horreur ! Les gens vont croire que j'ai bu de l'alcool en grandes quantités.

– Mais non ! À cette heure-ci, personne ne remarquera que tu es dans un état aussi pitoyable. Les gens dorment, paisiblement pelotonnés au fond de leur lit. Ils ne sont pas comme toi qui inventes des tueurs pour te distraire.

Suzie ne répondit pas et piqua du nez pour chercher ses clés tombées au fond de son sac à main.

– Tu as du mal à l'oublier, c'est ça ? demanda Carine. Je te comprends, tu sais. Perdre l'homme de sa vie deux mois avant de l'épouser, c'est difficile. Mais cela fait trois ans. A un moment ou à un autre, il faudra que tu fasses l'effort d'oublier Tanguy.

Suzie avait récupéré ses clés ; elle les regarda qui brillaient sous la lumière extérieure du réverbère. La nuit paraissait si calme, enveloppée d'un silence cotonneux.

– Je pensais que j'étais en train d'y parvenir. Sauf qu'il y a ce personnage que j'ai créé pour mon nouveau livre, un « méchant » comme disent les enfants. La première fois qu'il est apparu je n'ai pas compris. C'est la seconde fois que j'ai pensé à Pierre-Damien. Je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis l'accident mais je suppose qu'il est toujours en vie, contrairement à Tanguy. Je lui en veux toujours, je n'y peux rien, c'était resté dans un recoin de ma mémoire et ça a fini par remonter à la surface tout à coup.

Parce qu'il est en vie, songea Suzie et la colère monta en elle. Pas mon Tanguy.

Pierre-Damien avait perdu le contrôle de sa voiture dans un virage et percuté un arbre. Problème de vitesse excessive ou le macadam rendu glissant par la boue, on ne le saurait jamais. Tanguy, assis sur le siège passager à l'avant, avait été tué sur le coup. Sur la banquette arrière, Suzie et Carine n'avaient été que légèrement blessées, Pierre-Damien s'en était sorti avec quelques égratignures.

Tanguy avait eu un bel enterrement. Sa famille, ses amis se pressaient dans la petite église, le cercueil disparaissait sous les gerbes de fleurs mais cela n'avait en rien diminué le chagrin de Suzie qui avait perdu l'homme qu'elle aimait. Quant à Pierre-Damien, il n'était pas venu.

– Suzie, je suis désolée...

– Ne t'inquiète pas, Carine, ça ira, il le faudra bien. (Elle avait déjà ouvert la portière.) On se revoit bientôt. Je ne jette pas mon téléphone au fond de la poubelle, promis, juré.

[?] Comment ça dans la poubelle ? Suzie !!

– Bonne nuit, Carine !

Suzie claqua la portière et se hâta d'aller ouvrir sa porte d'entrée d'un tour de clé. Elle entendit la voiture chocolat-crème qui s'éloignait et rentra chez elle.

Quelques minutes plus tard, débarrassée de son manteau et de son sac, elle posait une tasse de camomille sur le bureau et allumait l'ordinateur. Ouvrant un tiroir elle en sortit une photo prise à Venise sur la célèbre place Saint-Marc. On la voyait jeter du grain aux pigeons, Tanguy, souriant, à ses côtés.

Elle referma le tiroir. Peu lui importait l'heure tardive, ce soir, elle aurait du mal à s'endormir.

Le parking de l'hôpital s'était vidé peu à peu. Vers vingt heures, les derniers visiteurs s'en étaient allés et seuls restaient les véhicules du personnel de nuit, garés à l'écart. Conduisant lentement il rangea sa voiture entre deux breaks afin qu'elle passe inaperçue. Les infirmières s'activeraient dans les couloirs jusqu'à vingt-trois heures, ensuite elles se cantonneraient à leur salle de garde. Ce serait SON heure.

Les flics poursuivaient leurs recherches ; il suffisait de lire n'importe quel journal pour le savoir. Les journalistes s'en donnaient à cœur joie. Leurs articles racontaient en détails la vie des victimes et de leurs proches, les perquisitions entreprises qui ne semblaient avoir donné aucun résultat, les pistes suivies qui ne menaient à rien pour l'instant.

Il esquissa un sourire en songeant qu'il n'y avait rien de pire qu'un journaliste formé à imaginer, supposer, proposer toutes les réponses possibles pour clore une enquête, y compris les mauvaises. Journaliste ! On les surnommait aussi « feuilletoniste » et le terme leur convenait à merveille.

Il regarda le tableau de bord : 23 heures 35... Encore un peu de patience.

Il venait de clore l'épisode « Garini » de manière brutale et le comble, c'est qu'il en éprouvait de l'amertume.

Sale pourri, j'en ai enfin terminé avec toi ! Mon seul regret : t'avoir tué avant de te balancer dans la bétonneuse, tu ne méritais pas une si belle mort. Quand je pense à ce qu'il m'a fallu faire pour récupérer ce maudit bouquin et voilà que ça n'a pas suffi.

Un gros chat noir traversa le parking en se dandinant, s'arrêta pour lacérer un tronc d'arbre de ses griffes puis disparut entre les arbustes.

Il n'en reste plus qu'un seul et si je ne l'élimine pas les flics pourraient encore remonter jusqu'à moi. J'en ai plus qu'assez, ça doit s'arrêter une fois pour toutes.

Minuit approchait quand il descendit de son véhicule. Profitant de l'obscurité il marcha jusqu'au bâtiment et, frôlant le mur, se faufila pour atteindre l'entrée éclairée par deux lampes rondes. Un coup d'oeil sur le parking... vide de toute présence. Un coup d'oeil à l'intérieur... l'hôtesse parlait au téléphone et lui tournait le dos. C'était l'occasion rêvée. Il entra, se hâta jusqu'à la porte portant le panneau « escaliers » et accéda au deuxième étage. Le couloir aux murs bleus délavés était désert, il chercha la chambre vingt-sept.

Il avait obtenu ce précieux renseignement en téléphonant pour prendre des nouvelles de son « vieux copain, Joël ». La personne qui lui avait répondu s'était voulue rassurante, lui expliquant que monsieur Mulain n'était hospitalisé qu'à seule fin de subir un bilan de santé demandé par son médecin traitant. Inutile de lui rendre visite. D'ici quarante-huit heures son « meilleur ami » aurait regagné son appartement.

Un ascenseur se mit soudain en mouvement, s'arrêta au deuxième étage. Sans réfléchir, il poussa la première porte accessible, la referma sans bruit se retrouvant dans l'obscurité. *Pourvu que le malade ne se réveille pas pour se mettre à hurler !*

Il identifia des voix de femmes sortant de l'ascenseur ; elles étaient deux bavardant à voix haute. Elle s'éloignèrent dans le couloir, le silence revint.

Il appuya sur l'interrupteur et poussa un soupir de soulagement. Sans le vouloir il s'était caché dans une salle de soins équipée d'armoires renfermant quantité de boîtes de compresses, de médicaments, d'aérosols, de tubes de crème. Ouvrant l'une d'entre elles il distingua des ciseaux, des pinces, un thermomètre frontal, des gants en latex et une boîte de scalpels jetables. Il fit son choix.

Après tout ce sera plus rapide que de lui serrer le cou.

Sans hésiter il prit une paire de gants et un scalpel, éteignit la lumière.

Il rouvrit la porte donnant sur le couloir... Personne en vue... et se hâta vers la chambre.

– Vingt-sept. La voilà enfin !

Joël était couché dans un lit aux draps immaculés et il dormait profondément ; sa respiration se faisait entendre, à la limite du ronflement. Ce fut facile de l'approcher sur la pointe des pieds et, le scalpel serré dans sa main, de lui trancher la gorge d'un geste net et précis. L'éclaboussure de sang qui macula son blouson gris le prit au dépourvu. Il ne put retenir un juron en voyant les stries rouges qui s'épalaient.

– Merde, quel con je fais !

Soudain il y eut à nouveau de l'animation dans le couloir : plusieurs personnes qui se déplacent d'un pas rapide, un téléphone qui sonne. L'agitation se répandait rapidement. Il y avait des voix, des claquements de portes, les ascenseurs fonctionnaient ; l'hôpital semblait reprendre vie comme en plein jour. Il valait mieux qu'il ne s'attarde pas.

Dans l'armoire renfermant les habits du patient il trouva une sacoche et, à l'intérieur, un trousseau de clés qu'il glissa dans sa poche. La veste de Joël d'une taille 54 – saleté de gros lard ! – ne lui était d'aucune utilité, il faudrait qu'il se débrouille autrement pour sortir du bâtiment sans se faire remarquer.

La sueur mouillant son dos, il attendit que le couloir se vide – *pourvu que personne ne vienne par ici* – et quitta la chambre pour retrouver la tranquillité relative de l'escalier. Tandis qu'il descendait les marches le bruit allait s'amplifiant, et provenait à n'en pas douter du rez-de-chaussée.

Qu'est-ce qu'il se passe ? Quelqu'un m'aura vu descendre de voiture, aura alerté la sécurité et ils m'attendent pour me cueillir ? Non, c'est trop bruyant, il y a autre chose.

Il entrebâilla la porte. Le hall était envahi de gens tachés de sang et des hommes, des femmes en blanc s'agitaient de tous côtés. Le personnel médical semblait en train d'intervenir dans l'urgence.

Un accident a dû se produire. Un car ou un train, vu le nombre de personnes. Comment est-ce que je vais me sortir de ce guêpier ?

A proximité trois femmes et deux hommes se tenaient assis sur des chaises, du sang sur leurs cheveux, leurs vêtements, le regard atone. Il lâcha la porte qui se referma lentement tandis qu'il allait prendre place derrière eux.

Une ambulance s'éloigna, une autre vint s'arrêter devant l'entrée, grande ouverte, de l'hôpital et les ambulanciers déchargèrent une civière transportant un homme au visage ensanglanté. Un caban tomba sur le sol ; un médecin le ramassa et le déposa sur une chaise. Les gémissements du blessé s'amenuisaient seconde après seconde.

– En chirurgie, vite ! ordonna le médecin et l'homme fut emporté vers le bloc opératoire.

Une autre ambulance s'approchait déjà pour décharger d'autres victimes. Profitant de l'agitation il récupéra et enfila le caban puis gagna l'extérieur et disparut dans la pénombre.

Aussitôt remonté dans sa voiture il mit le contact et, tous feux éteints, quitta le parking en utilisant le côté Visiteurs. Dans son rétroviseur intérieur il distingua une multitude de véhicules arrivant tous feux allumés et sirènes hurlantes dans le lointain. Il prit la première rue à gauche, alluma ses feux de croisement et accéléra.

Ils vont avoir de quoi s'occuper jusqu'au petit matin. Avec ça ils ne sont pas prêts de rendre une petite visite à ce brave Joël, histoire de vérifier qu'il va bien. Cela me laisse tout le temps nécessaire.

Vingt minutes plus tard il entra dans le lotissement.

Landy se réveilla la tête sous l'oreiller. Sur la table de nuit, son téléphone sonnait avec insistance. En tâtonnant il parvint à allumer la lampe de chevet et décrocha.

– Oui, Landy à l'appareil ?

– Chef ! C'est Jack. On a un mort à l'hôpital.

Landy se battit quelques secondes avec son drap pour pouvoir dégager ses jambes et s'asseoir sur le bord du lit.

– Jack ! Vous m'appellez à... (Il jeta un coup d'oeil à sa montre.) deux heures du matin, pour me dire qu'il y a un mort à l'hôpital ? Oh, mais c'était quelqu'un que vous connaissiez ? Je suis désolé pour vous, j'ignorais...

– Non, chef, c'est pas ça. Le type, on lui a tranché la gorge avec un scalpel. Normalement, on ne meurt pas de ça dans un hôpital.

Totalement réveillé, Landy mit l'amplificateur sur son mobile et commença à s'habiller tout en s'informant.

– Qu'est-ce que vous savez sur lui ?

– Pas grand-chose, je viens juste d'arriver. C'est, pardon, c'était un préposé de la Poste, un facteur du nom de Joël Mulain. Il était de passage pour des examens de routine et c'est tout.

Après avoir enfilé sa première chaussure Landy récupéra la seconde sous le lit.

– Comment ça c'est tout ? Vous n'avez aucun témoin pour un meurtre commis à deux heures du matin ? Un vigile au rez-de-chaussée, des infirmières dans les étages ?

– Au contraire, chef, disons que côté médical j'ai tout ce qu'il faut. Le chauffeur d'un car de tourisme s'est endormi au volant. Le car est sorti de la route et s'est couché dans un champ. Il y a beaucoup de blessés et c'est dans cet hôpital que les secours les transportent. Je suis cerné de gens couverts de plaies, de bosses et de sang ; c'est pas beau à voir ! Des médecins ont été appelés en renfort et ils arrivent en civils, sans leur blouse blanche. Je vais descendre vous récupérer à l'entrée

sinon on pourrait se croiser sans se voir.

Landy prit son arme et son blouson.

– Je suis en route !

Jack n'avait pas exagéré ; accéder à l'hôpital ressemblait à un jour de grande affluence au parc Astérix. Les deux policiers se retrouvèrent à l'entrée et prirent l'escalier pour gagner le deuxième étage où ils durent jouer des coudes pour atteindre la chambre vingt-sept.

Jack songea au légiste qui devrait se frayer un chemin dans cette cohue.

– Le docteur Gilland va adorer, et il va encore en profiter pour râler. Et pourtant, nous aussi on se serait bien passés de s'occuper d'un cadavre en pleine nuit.

Le patient était allongé sur son lit, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Il n'y avait aucun signe de lutte ni autour de lui, ni dans la chambre.

– L'infirmière est venue voir si tout ce raffut dans les couloirs ne l'avait pas réveillé, expliqua Jack. La pauvre femme a manqué défaillir quand elle l'a trouvé dans cet état.

– Il a été tué en plein sommeil, dit Landy. Il venait juste d'entrer pour des examens, c'est ça ?

– Oui, un problème d'estomac, d'après l'infirmière. J'essaie de vous la ramener ? Elle est partie avaler un remontant.

– Bonne idée, Jack. (Landy ouvrit l'armoire du patient.) Elle pourra nous dire si rien ne manque dans ses affaires.

En sortant de la chambre, Jack croisa le docteur Gilland. Le légiste parut consterné quand il vit le corps.

– Je suis au regret de vous informer que je vais requérir ma mutation dans un autre département, laissa-t-il tomber sèchement. J'espère que c'est le dernier de vos clients dont je m'occupe avant mon départ.

Landy le regarda ouvrir sa mallette et en sortir une paire de gants.

Jack a raison. Il a un fichu caractère mais j'ai besoin d'un légiste. Surtout en ce moment.

– Si vous pouviez prendre quelques jours pour réfléchir, docteur Gilland, j'apprécierais. Vous êtes un excellent médecin et vos rapports d'autopsie m'aident à faire mon travail, je vous assure. Un homme de votre qualité, dans notre métier, on s'en passe difficilement.

De retour, Jack toussota pour s'annoncer. Il ramenait l'infirmière toujours aussi bouleversée si l'on en croyait la pâleur de son visage.

– Vous voulez bien vérifier que toutes ses affaires personnelles sont là, dit Jack en s'adressant à elle avec gentillesse. Mais surtout sans y touchez.

La grande et longiligne infirmière inspecta le contenu de l'armoire : la chemise grise déposée par-dessus la veste noire sur un porte-manteau, le pantalon plié sur un autre, les chaussures avec les

chaussettes roulées à l'intérieur. Une sacoche pour homme était placée sur l'une des deux étagères.

– Il y a bien tous ses vêtements. Dans sa sacoche il doit y avoir ses papiers d'identité et un gros trousseau de clés, toutes celles de sa maison ; je l'avais taquiné parce que j'avais entendu le cliquetis quand il l'avait rangé sur l'étagère.

Jack prit la sacoche et l'ouvrit.

– Les papiers sont là, mais pas les clés.

– Intéressant, dit Landy qui demanda à l'infirmière de préciser si son patient avait reçu une visite depuis son admission.

– Aucune, il n'était là que pour deux ou trois jours. Si, je me souviens maintenant : un de ses amis a téléphoné hier pour avoir le numéro de sa chambre. Je ne sais pas comment je lui apprendrai ce qui est arrivé à monsieur Mulain s'il lui rend visite cet après-midi.

– Ne vous faites pas de souci, lui répondit Landy. Il ne viendra pas.

L'infirmière repartit. Le légiste enleva ses gants et les jeta dans sa mallette qu'il referma.

– Son décès ne remonte pas à plus d'une heure ou deux. Un simple coup de scalpel, vite fait, bien fait. Après tout, le tueur avait tout sous la main pour exécuter sa vilaine besogne. Mes hommes vont enlever le corps et je vous appelle en fin de matinée pour vous donner les premiers éléments de l'autopsie. A une heure pareille, il est inutile que je me recouche.

S'abstenant de saluer les deux policiers Gilland s'en alla et ses hommes arrivèrent pour prendre le corps et l'emporter à la morgue. Afin de ne pas les gêner, Landy et son adjoint sortirent dans le couloir et Jack jeta un coup d'oeil aux papiers qu'il avait récupérés dans la sacoche. Carte d'assurance maladie, groupe sanguin, permis de conduire, carte d'identité.

– Il aurait aussi dû prendre son passeport, commenta Jack. En tout cas, il habite Saint-Villars, rue des Tanneurs. Vous en dites quoi, chef ?

Les policiers s'interrompirent et s'écartèrent pour un pompier qui escortait un blessé léger. Le pompier les interpella :

– La rue des Tanneurs ? J'ai des hommes là-bas en ce moment pour un incendie de maison.

– Bon sang ! jura Landy. Jack, on fonce !

Les deux policiers se faufilèrent dans le couloir encombré pour atteindre les escaliers et les dévaler. Ils sortirent de l'hôpital au pas de course, se précipitèrent jusqu'à la voiture et y montèrent avec un bel ensemble. Landy démarra sa limousine, mit le deux-tons en marche et la voiture quitta le parking dans un crissement de pneus.

La voiture roulait à vive allure dans les rues de Saint-Villars et Jack, pas vraiment rassuré malgré la ceinture de sécurité bouclée, se cramponnait à la poignée du plafond.

– C'est peut-être une simple coïncidence, chef ? Il n'y a pas qu'une seule maison rue des Tanneurs.

– Je n'en sais fichtrement rien, mais si j'ai un cadavre de plus dans les quarante-huit heures, moi aussi je demanderai ma mutation comme le docteur Gilland.

Jack lança un regard inquiet à son supérieur et resta songeur.

Après ses études le jeune policier s'était retrouvé à Saint-Villars, une jolie ville où la vie s'avérait plutôt agréable. Il s'y était marié et, en dehors de son exécrable beau-frère, il appréciait les habitants, des gens sans histoires.

Sans histoires en temps normal, songea Jack, parce que ces jours-ci avec autant de meurtres, ça devient franchement inquiétant. Pourvu que ça ne bouleverse pas l'ambiance de la ville et qu'on ne plante pas des flics à chaque coin de rue. Et si, en plus, mon chef bouclait ses valises, ce serait la fin. Je me suis habitué à lui, il faut reconnaître qu'il est plutôt du genre supportable.

– Chef ! Mulain était peut-être contrarié d'aller à l'hôpital et il aura oublié de couper le gaz.

Landy ne put se retenir de maugréer :

– Il laisse cramer son repas, ce qui met le feu à sa maison pendant qu'il se fait égorger sur son lit d'hôpital ? Quelle imagination, Jack ! Et arrêtez de vous cramponner au tableau de bord, on arrive.

Quand ils stoppèrent devant une maison en briquettes rouges d'un lotissement de la rue des Tanneurs, un camion de pompiers se trouvait sur place ainsi qu'une voiture de police.

– Hé, nos collègues sont déjà là ! Qui les a prévenus ?

– Les pompiers, Jack ! C'est la procédure habituelle.

Les policiers rejoignirent Elsa et Kamel qui attendaient patiemment que les soldats du feu aient fini leur travail.

– Chef ! Qu'est-ce que vous faites ici ? s'étonna la policière en les voyant débouler.

– Vous d'abord. C'est quoi ce feu ?

– Un voisin qui rentrait de son travail, il est videur dans un cabaret, a cru apercevoir des flammes dans la véranda de la maison de monsieur...

Elle se pencha sur son carnet mais Landy anticipa la réponse :

– Joël Mulain, c'est ça ?

– Euh... oui, c'est bien ce nom. Le voisin a appelé le dix-huit et, ensuite, il a tenté d'intervenir. Il s'est aperçu que les clés étaient sur la porte alors il est entré et il est parvenu à circonscrire le début d'incendie avant l'arrivée des pompiers.

– Un type courageux, fit remarquer Jack.

– Un pompier volontaire du nom de Henri Martin, intervint Kamel. Il a vérifié que le propriétaire n'était pas chez lui. D'ailleurs on ne sait pas où il se trouve.

– Nous si, affirma Jack. Et c'est le docteur Gilland qui s'occupe de lui en ce moment.

Les soldats du feu avaient terminé ; ils commencèrent à ranger leurs tuyaux. Leur capitaine s'avança vers les policiers.

– Heureusement que le voisin a pu empêcher que le feu ne s'étende davantage sinon, on aurait pas retrouvé ceci. (Le pompier tendit un briquet à Kamel.) Je l'ai trouvé au milieu des cendres, il n'a pas eu le temps de fondre. (Il rajouta un trousseau de clés.) Au cas où vous auriez un doute sur l'incendie criminel : la clé était encore sur la porte et personne n'oublierait un aussi gros trousseau.

– On peut y aller ? demanda Landy en sortant sa carte tricolore.

– Pas de problème. C'est à vous de jouer maintenant. Bonne nuit !

Les policiers entrèrent dans la maison et gagnèrent la véranda où s'était produit le départ de flammes. Une odeur de brûlé empuantissait la pièce et le feu avait consumé un buffet et réduit un divan en un amas de cendres.

Landy interpella son adjoint.

– Jack ! Avec Elsa et Kamel, vous inspectez la maison et n'hésitez pas à tout retourner, pièce après pièce. Mulain ne viendra pas se plaindre.

Dans les minutes qui suivirent, les bruits de portes, les claquements de tiroirs et les tintements de vaisselle raisonnèrent dans la maison.

Landy s'interrogeait en voyant les dégâts provoqués par le feu. Il reconstitua le parcours de l'incendie en partant du point de départ et en le dessinant du bout du doigt tout en se déplaçant.

C'est parti du buffet. Les flammes ont léché le mur tout autour, et une étincelle aura touché le divan placé à proximité ; ça ne demande qu'à brûler ces trucs en mousse. Ensuite la commode s'est enflammée, le papier peint est roussi jusqu'au plafond.. (Il s'accroupit et s'efforça d'apercevoir les côtés, puis le dessous de la commode pourvue de pieds métalliques.) On dirait qu'un coin du meuble a été épargné.

Landy se rendit à la cuisine et récupéra une cuillère en bois ; Jack paraissait se passionner pour le réfrigérateur. Revenu au salon il enfonça le manche dans le coin de la commode et réussit à en faire tomber des bouts de papiers.

– Voyons ça de plus près, il y a un morceau de facture d'électricité, deux morceaux de factures d'un garage et une facturette pour un retrait d'argent liquide à un distributeur. (Il se releva et poussa un soupir.) Je vais en rester là et laisser la scientifique se débrouiller. J'espère qu'ils seront plus efficaces que moi.

Kamel ne tarda pas à descendre de l'étage, les mains vides.

– Ce type était un maniaque de l'ordre et de la propreté, un exemple pour tous les hommes qui vivent seuls. Sinon il n'y a pas trace d'une femme dans sa vie : une seule brosse à dents sur le lavabo et aucun dessous féminin oublié sous le lit.

– Je n'ai rien trouvé non plus, compléta Jack, arrivant de la cuisine. A part que son frigo est plus nickel qu'un bloc opératoire. Vous croyez que c'est rassurant un type comme ça ?

– Par contre, moi c'est le contraire, s'exclama Elsa qui avait suivi, de peu, Kamel. J'ai trouvé un tas de papiers médicaux jetés en vrac sur un petit bureau et il y avait des photos d'identité récentes. Mulain devait peut-être faire renouveler sa carte d'identité. Regarde, Kamel, ça te rappelle quelqu'un ?

Kamel prit une petite photo et l'approcha de ses yeux :

– Ah oui, je me souviens de ses joues bien rondes. C'est le facteur.

Jack eut un haussement d'épaules et, exhibant le portefeuille de Mulain, il s'énerva :

– On le sait tous qu'il était facteur ! A l'hôpital aussi ils le savaient et ses voisins aussi devaient être au courant. C'est pas un scoo...

– Non, vous n'y êtes pas du tout ! le coupa Elsa. Mulain était le facteur qui déposait le courrier chez Malvalet, le manoir faisait partie de sa tournée. Quand on est allé fouiller pour essayer de retrouver le livre on a discuté avec les employés et donc avec la cuisinière. Figurez-vous qu'elle avait un ticket avec Joël, « le facteur ». Il lui avait même offert sa photo qu'elle avait encadrée et posée devant les tasses à café, dans un meuble de sa cuisine. Tout le monde pouvait l'admirer.

Si la jeune femme et Kamel s'attendaient à des félicitations pour cette nouvelle inattendue, ils allaient être déçus.

– Ah non, pas encore l'histoire de ce maudit bouquin ! s'emporta Landy. C'est pas possible.

On n'en verra jamais la fin de cette enquête pourrie ?

Il va remettre ça avec sa mutation, s'inquiéta Jack qui tenta de détourner la conversation :

– Et vous, chef, de votre côté, vous avez réussi à faire parler les cendres ?

Il essuya un regard épuisé de son supérieur.

– Cessez de faire de l'humour, Jack, ça ne vous réussit pas. De toute façon, ce ne sont que des papiers auxquels on a mis le feu. Pourquoi ? Le premier qui me pose la question, je le fais muter en Guyane !

Personne ne posa la question. Les policiers quittèrent bientôt la maison, relayés par des collègues en uniforme qui allaient monter la garde jusqu'à l'arrivée de la scientifique. Entretemps, le jour s'était levé.